

Québec, Jeudi 15 mars 2018, conférence publique, pour Radio-Galilée,
à l'Eglise du Très-Saint-Sacrement.
François BOUSQUET

Où se trouvent les bouées d'espérance dans le monde présent ?

Bonjour ! Je suis très heureux d'être au milieu de vous ce soir à Québec, pour un échange sur une question qui nous concerne tous et toutes à quelque degré : *où se trouvent les bouées d'espérance dans le monde présent ?* A vrai dire, j'ai été un peu surpris par les connotations immédiates du mot « bouées », qui font penser à un naufrage. Car je ne pense pas que le contexte de ce pays, ni des chrétiens de ce pays, soit celui d'un naufrage. A vrai dire, je ne suis pas un petit français travaillant à Rome qui débarque ici pour la première fois. J'ai avec le Québec une longue histoire d'amour, qui a commencé en 1969, presque 50 ans – et pour le jeune homme que j'étais cela a été tout de suite l'expérience d'une terre forte. La passion des cultures et du dialogue interreligieux m'a donné la grâce de pouvoir voyager et visiter bien des pays. J'appelle une terre forte, celle où l'on sent aussitôt l'accord entre le pays (avec la nature, avec le climat, l'espace et les paysages) et la population qui l'habite, ses valeurs, ses coutumes et la créativité à laquelle les conditions l'obligent. Je ne vous parlerai pas d'autres terres fortes, comme l'Inde ou le Liban, mais de vous-mêmes, parmi lesquels j'ai maintenant de la famille, un beau-frère, des neveux et petits-neveux.

1. L'Eglise est habituée aux tempêtes et aux difficultés, et votre pays est en paix...

Je me suis laissé apprivoiser par le titre suggéré : *quelles sont les bouées d'espérance dans le monde présent ?* quand j'ai entendu l'ami Denis, l'Abbé Denis Veilleux, qui conduit avec tant d'expérience Radio-Galilée, faire le rapport avec le récit évangélique de la tempête sur le lac. Vous connaissez bien ce récit : les disciples s'affolent tandis que la tempête menace leur barque et s'inquiètent de voir Jésus dormir. Au fond, est-ce que Dieu dormirait, tandis que nous coulons ? Jésus, éveillé, les admoneste un peu, leur reprochant de manquer de foi, puis d'un mot calme la tempête, et leurs cœurs aussi. Au fil du temps, les chrétiens ont lu ce passage comme révélateur de la condition habituelle de l'Eglise, qui traverse les siècles. Mais chaque époque, comme de raison a les turbulences et l'agitation même de la vie, recèle des dangers mais aussi des chances nouvelles, oblige à affronter des conflits, parfois extrêmement difficiles. Dans ces conditions, où trouver la sérénité ? J'ai la chance à Rome, mais aussi depuis des amitiés anciennes, d'avoir contact avec beaucoup de monde de la catholicité, j'allais dire le mot grec spécialisé d' « *oikouménè* », qui désigne l'ensemble de la terre habitée. Ils sont témoins d'un monde difficile, où les difficultés viennent de l'intérieur et de l'extérieur, et où les moyens de la paix sont pauvres et fragiles. Je pense au Moyen-Orient, où depuis plus d'un demi-siècle le conflit est ouvert à propos de la Terre Sainte, - et le conflit s'est radicalisé, pendant que les grandes puissances mondiales s'en sont aussi mêlées. Je pense à mon ami Mgr Antoine Audo, évêque chaldéen d'Alep et à ses chrétiens, qui vivent au milieu des bombes et des destructions dans des conditions difficiles – et qui gardent l'espérance. Je pense à des amis du Nord-Kivu en Afrique centrale ; je pense au Sud-Soudan, aux chrétiens persécutés ici et là, mais aussi à tant de personnes déplacées par faits de guerre, aux migrants naufragés en Méditerranée, ou tout simplement aux gens de la rue, comme cette femme de mon église romaine pour qui, malgré bien des efforts, nous n'avons pas pu grand-chose...

J'arrête là la litanie des catastrophes et des misères, que chacun de nous pourrait allonger avec les malades et les personnes en détresse, matérielle ou morale, qu'il connaît. Et je répète : l'Eglise est habituée aux tempêtes et aux difficultés, et votre pays est en paix...

2. L'Eglise, comme « corps d'espérance »

Eh bien, le premier mérite de ce coup d'œil est de nous rappeler à quoi cela sert, l'Eglise. L'Eglise, cela sert à donner corps et visibilité au Royaume qui vient, au Règne qui commence

d'advenir avec le Ressuscité, le Règne, c'est-à-dire l'humanité réconciliée que le Seigneur présentera au Père aux derniers jours pour entrer dans la vie éternelle.

L'Eglise, c'est un corps d'espérance, et les chrétiens, c'est leur vocation et leur mission, peuvent et doivent être pour le monde une bénédiction.

Vous voyez aussi, que lorsque l'on dit « corps d'espérance », cela renvoie à la qualité tout entière sacramentelle de l'Eglise. Le sacrement est, comme on dit, un signe effectif : un signe qui fait ce qu'il dit. La logique de l'Eglise est une logique du signe, du faire-signé. Elle n'impose rien, elle montre. Mais ce qu'elle montre doit être non seulement visible mais lisible. Et ce qu'elle veut montrer est fort, un signe de paix et de partage dans les temps de conflits et de carences ; un signe d'amour et non d'égoïsme ou d'orgueil. Vous connaissez tous la superbe prière de saint François : « là où est la haine, que je mette l'amour, etc. » L'Eglise est un « corps d'espérance ».

3. Sans hypocrisie, témoigner du roc de l'espérance : les paroles de vie éternelle.

Seulement voilà. Ce que l'Eglise dit est bien beau, mais ce qu'elle montre est-il si reluisant ? Est-ce que c'est plein d'espérance ? Est-ce que cela donne au plus grand nombre possible l'envie de vivre, l'envie de vivre bien, une vie de belle qualité, et de vivre ensemble ? Un premier point doit être clarifié, avant de tenter de répondre à la question, c'est celui de l'hypocrisie, ou de l'hypocrisie supposée. Oui, il y a un terrible écart entre ce que nous professons, et ce que nous donnons à voir. C'est la terreur du prédicateur : n'importe qui peut se lever dans l'assemblée, et lui dire : mon garçon, on va faire comme tu dis, mais pas comme tu es ! Et il aura raison. Pour l'ensemble des chrétiens aussi, on entend souvent : ils ne sont pas meilleurs que les autres. Et c'est vrai. Oui, mais... Oui mais ils le savent. Et c'est ce qui fait toute la différence : voilà un peuple qui ose proclamer, et des gens qui continuent de proclamer, envers et contre tout, un Evangile qui les juge, un Evangile dont ils savent que c'est eux, les premiers, qu'il juge. Il faut le faire ! Oui, nous éviterons l'hypocrisie, en continuant de reconnaître que nous ne sommes pas à la hauteur de ce que nous disons, que cela exige une conversion et une réforme permanents des personnes, à commencer par nous-mêmes, et des institutions. Et en continuant de nous placer sous le Jugement et la Promesse de cet Evangile, toujours neuf et appelant, qui est toujours à mettre en œuvre.

Quand on voit ce qu'on voit, disent les découragés, c'est désespérant. Il faut réagir à cela : d'abord, que voyez-vous vraiment ? Où les médias focalisent-ils votre attention, sinon sur les catastrophes, les crimes, les malfaçons, les trahisons ordinaires de la vie sociale ? Et quand parle-t-on de tout ce qui va bien, et de tout ce qui s'améliore ? Comme dit le proverbe : le bruit ne fait pas de bien, le bien ne fait pas de bruit. Un jour qu'un journaliste interrogeait feu le cardinal Marty, ancien archevêque de Paris, sur le dernier scandale mis au jour, il a répondu : eh ! oui, on entend les murailles qui s'écroulent, on n'entend pas le blé qui lève. Une telle réponse n'est pas une facilité : c'est dans la petitesse de nos jours, dans la précarité de notre condition, que s'inscrit, modestement, la sagesse de la croix, de la charité, de la bonté, du salut de celui ou celle qui s'efforce de suivre le crucifié-Ressuscité. Ce n'est pas spectaculaire, mais une patience, une patience féconde. On est au-delà du fracas des images ou du vacarme des mots. Comment est-ce que cela parle ?

Eh bien voilà comment l'Eglise peut être prophétique, et remplir son devoir de témoigner. Ce n'est pas en se promenant avec des pancartes : « Dieu t'aime, Jésus te sauve ». Qu'est-ce qui va rendre ces mots crédibles ? En fait, regardons : en Jésus il n'y a pas d'écart entre ce qu'il est, ce qu'il dit, et ce qu'il fait – et c'est pourquoi il n'est pas seulement un prophète, mais la Parole de Dieu en personne. Quand l'Eglise, quand les chrétiens réduisent l'écart entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, alors cela parle fort, alors ils sont prophètes. Cela a un coût ou une exigence : impossible de dire à quelqu'un Dieu te sauve, et de s'en aller, au lieu de rester à ses côtés, pour contribuer à son salut, c'est-à-dire à sa santé et à sa liberté. Il s'agit de redevenir ensemble sujets de notre histoire, de notre destin.

4. L'espérance est une question de foi, de confiance, et d'avenir ouvert.

Une fois dépiégé le danger d'hypocrisie, contre toute violence intellectuelle, regardons comment advient l'espérance, une espérance fondée, contre toute illusion. L'espérance n'est pas une sorte d'autosuggestion factice : « tout va bien, mais si tout va bien. Tu vas voir, cela va aller... » On risque ici des réveils douloureux. Non, l'espérance est en rapport avec la foi, ce qui implique deux

éléments : une confiance, et un souci de l'avenir. En qui, en quoi nous pouvons mettre notre confiance ? Et quelles seront les conséquences pour l'avenir ? C'est cela qu'il va falloir bien regarder, si nous voulons repérer les appuis pour l'espérance : les motifs de notre confiance, et ce qui est important pour l'avenir.

Une dernière remarque peut-être avant d'explorer davantage : cela nous éclairerait beaucoup de ne pas trop nous regarder les pieds, mais de regarder au large, plus loin que notre cercle immédiat. Pas plus qu'il ne faut faire la théologie de nos états d'âme (aujourd'hui je suis fatigué, alors le monde ne va pas du tout bien !), pas plus il ne faut avoir une vision du monde mesurée au vieillissement de nos artères. Honnêtement, ce n'est pas Dieu qui a des problèmes, c'est nous qui sommes fatigués. J'aime beaucoup la rubrique du journal *La Croix* intitulée, jour après jour : « là où ça va mieux » : au lieu de recenser les catastrophes, on revient sur des endroits où l'on met en œuvre des solutions. Ne pas trop nous regarder les pieds, donc, mais regarder plus loin que l'immédiat : on dit : de mon temps, c'était plein, maintenant les églises sont vides, et l'on oublie la démographie et les mouvements de population, la concentration dans les villes au détriment des villages. On dit : de mon temps les prêtres étaient partout, aujourd'hui ils manquent ; et l'on oublie l'extraordinaire déploiement des ministères et des fonctions des laïcs. Et ainsi de suite.

La bonne échelle, à présent, c'est la planète. Pas seulement le pays, pas seulement le continent, pas seulement l'hémisphère : la planète entière. Ce qui est une extraordinaire opportunité pour la catholicité de montrer sa valeur. Quant à la bonne échelle de temps, ce n'est pas une seule génération (pour beaucoup, mais non pas tous, l'église idéale ou paradisiaque dont ils rêvent toujours ce n'est pas celle d'aujourd'hui, c'est l'église de leur enfance. Mais le temps de l'Eglise, c'est le temps long. Les jeunes ont la chance de faire aussi leur expérience de l'Eglise, mais sous bien d'autres formes que ce que chacun a connu. L'expérience au Québec autour de la revue *Verbe* est pour moi très emblématique.

Ainsi essayons de convertir notre regard en envisageant ce qui s'est modifié dans les projets, dans la mémoire (en particulier sur une histoire plus longue), et dans l'accès aux sources de l'espérance.

5. L'agrandissement des projets d'abord

On est passé d'un projet d'Eglise, à un projet de société, et maintenant à un projet vraiment catholique, pour la terre entière des hommes, à l'époque de la globalisation et du texte du Pape François, *Laudato si'*.

Cela m'enchant de me rappeler mon premier séjour de jeunesse au Québec. A l'époque les évêques avaient lancé un grand mouvement de réflexion intitulé « Héritage et projet », ce qui avait d'ailleurs donné le titre d'une collection de livres de théologie. L'idée était belle : nous avons un héritage, tout un patrimoine spirituel chrétien, vécu et mis en pratique ; ayons aussi des projets d'Eglise, des projets qui d'ailleurs valoriseront l'héritage.

Mais derrière, cela ne pouvait pas se séparer d'un projet de société, car les chrétiens sont partie prenante et acteurs de ce que vit tout un pays. Je n'évoquerai pas tout l'enthousiasme que j'ai pu découvrir ici dans les années 70, mais j'évoquerai plutôt un souvenir qui m'a marqué, et que j'aime me remémorer, parce qu'il dit bien les composantes d'une histoire et d'une culture particulières toujours en chantier. En plus, j'y retrouve l'humour si intelligent de Jacques Grand'Maison. Je rencontrais cet homme, sociologue, philosophe et théologien, que j'ai tant apprécié. Un matin d'hiver, il y a peut-être vingt ans de cela, au rez-de-chaussée de l'Hôtel Frontenac. Paysage sublime de neige aux fenêtres et sur la promenade, et jusqu'au Fleuve avec ses glaces – et tête-à-tête familier et chaleureux. « Regarde bien, me dit-il, quel beau pays on aurait pu faire. On avait : la culture française, le dynamisme américain, et l'administration britannique. Malheureusement, trois siècles plus tard, on se retrouve avec : la culture américaine, le dynamisme britannique, et –en me pointant, avec la main au front des désastres-, l'administration française ! » Oui, le chantier est toujours à reprendre, et rien n'arrêtera un pays qui a su se construire en apprivoisant l'hiver qui d'abord l'avait décimé. Projet d'Eglise, projet de société : voilà qu'aujourd'hui, citoyens du monde et chrétiens du XXI^e siècle, c'est un projet aux dimensions du monde qui nous touche, qui peut nous passionner, en tout cas qui est un puissant motif d'espérance.

Michel Serres a dit un jour que la plus belle photo du XXe siècle, c'est celle qu'on a pu prendre de la planète bleue depuis la Lune. Maintenant, disait-il, en marin qu'il a été, nous savons, nous voyons, que nous sommes tous embarqués sur le même vaisseau. Pensée profonde, à qui la globalisation, survenue si vite qu'on ne sait pas trop la maîtriser, donne toutes ses résonances. Et la récente encyclique du Pape François, l'un des textes les plus forts de ce début de siècle, décrit les conditions d'une véritable espérance, dans les grands domaines qui intéressent l'avenir de l'espèce, de l'écologie à l'économie, en nous invitant tous à la conversion de notre style de vie. Et le Pape rappelle à chaque pas que « tout se tient »... S'il y a bien des bouées d'espérance, des visions d'avenir, à la bonne échelle, et praticables malgré le défi que cela représente, ce sont bien ces textes majeurs que sont les deux encycliques du Pape François, *Evangelii gaudium*, la joie de l'Évangile, et *Laudato si'*, Loué soit le Seigneur, qui les adressent en même temps à l'Église et au monde.

6. Un regard apaisé sur notre propre histoire, et les appuis pour l'espérance, sur le temps long.

Après l'agrandissement des projets, je voudrais compter parmi les gages d'espérance le bon rapport retrouvé avec notre mémoire. Pour la France qui est mon pays, je vois bien ce qui pèse encore, comme par exemple le passé colonial, et nos divisions ou querelles séculaires sur la place de l'Église dans la société. Je pense que le Québec aussi a eu à retrouver une mémoire apaisée dans le rapport à son histoire politique et religieuse, et qu'il est besoin d'une réflexion renouvelée sur son destin particulier et ses qualités pour la construction du monde de demain. Mais je voudrais parler à l'échelle de l'Église universelle. La manière de passer au troisième millénaire a été saisissante, avec les différents actes de repentance, autour de l'an 2000 : à propos des Juifs, à propos de l'inquisition, des persécutions, des mauvais exemples donnés au plus haut niveau, etc... Oui, reconnaître que la Sainte Église, la fiancée que le Seigneur recrée sans cesse comme toute pure, reconnaître que la Sainte Église est une Sainte Église de pécheurs, qui par les hommes pécheurs qui la composent a pu faire des erreurs et commettre des fautes. Après quoi, on repart, dans la miséricorde de Dieu, précisément pour annoncer la libération promise et accordée.

Je voudrais surtout dire que nous vivons une période extraordinaire de l'histoire de l'Église, pleine d'espérance comme jamais, au travers de laquelle il ne faudrait pas passer, le nez dans le guidon, en ronchonnant : rien ne va bien, tout est pire, la grisaille ne finit pas... Levez la tête ! Regardez l'horizon, comme on vient de faire, mais regardez en arrière aussi, pour voir le chemin parcouru depuis plus de quatre siècles, et singulièrement depuis le Concile.

A la moitié du second millénaire, autour de 1500, voilà l'Église affrontée à de redoutables problèmes, qui vont lui faire prendre la position « en tortue », pour traverser l'adversité. Quand il arrive quelque chose d'un peu sérieux, on rentre la tête et les pattes, et on attend que ça passe, sous une solide carapace. Ce que ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu des saints magnifiques, de la charité authentique, et la fidélité au Seigneur : sinon nous ne serions pas croyants ! Les problèmes étaient difficiles : il y a eu d'abord la division entre chrétiens, dramatique, d'autant qu'on s'est entretués au moment des guerres de religion, au nom même de la pureté de l'Évangile ; puis la scission entre la science et la foi, avec le rationalisme, les Lumières, le positivisme, et la mentalité utilitariste dérivée de l'usage de technologies de plus en plus pointues ; ensuite les grands craquements sociaux du temps des révolutions, de la fin du XVIIIe siècle aux XIXe et XXe siècle, mettant l'Église en décalage, alors qu'elle avait mis tant de temps à évangéliser les anciens régimes ; enfin les mutations rapides de la modernité au XXIe siècle. Eh bien, ces problèmes ne sont pas résolus, mais on a dépassé le stade critique, et l'on connaît les chemins de résolution, comme l'a bien marqué en particulier le Concile Vatican II, avec ses grandes propositions, traditionnelles et neuves à la fois, les textes sur l'œcuménisme, la liberté religieuse, le dialogue interreligieux, le désir de paix et les grandes questions du monde de ce temps (*Gaudium et spes*), etc...

Solidité de cette Église. Les grands empires comme l'empire soviétique, qui a duré de 1917 à 1989, implosent sur eux-mêmes. L'Église n'est pas un empire, elle veut juste faire la différence avec l'Esprit-Saint, un Esprit de paix, de réconciliation, de service mutuel, redonner confiance en un avenir commun possible. Il est saisissant pour moi de voir que l'Islam actuellement, en s'éveillant, est en butte à ces mêmes questions, qui peuvent être productrices de violence. Nous avons tant à nous dire, étant passés, chrétiens, nous-mêmes par des difficultés analogues : sur le rapport entre la science et la

foi, sur la découverte bouleversante de l'historicité de nos Ecritures saintes, sur l'articulation du religieux et du politique...

7. L'accès plus facile aux sources de l'espérance

Il faut observer que nous avons, par rapport aux générations précédentes, un accès plus facile aux sources de l'espérance

Il y a, bien sûr, la source elle-même : le Seigneur, la Parole de Dieu, l'Eucharistie. Si l'on se reporte un ou deux siècles en arrière, il n'est pas sûr que le Peuple de Dieu ait eu accès aussi facilement aux Ecritures et à la communion. Et, de toute façon, à la fin, la source de l'espérance se trouve dans l'Esprit-Saint, l'Esprit de Jésus et de son Père, un seul Amour (qui est simultanément donner, accueillir et partager) qui donne du Souffle à tous, y compris les essoufflés.

Il y a aussi, comme source d'espérance, l'exemple des saints : les saints canonisés (et le Canada n'est pas le dernier dans la liste de ceux qui s'honorent de saints et saintes canonisés) ; mais aussi les saints de tous les jours (et là je vous confierai volontiers que j'ai toujours admiré dans le peuple, ici, que je n'avais pas vu semblablement ailleurs : ce qui n'est pas seulement qualité de colons et défricheurs dans un climat difficile, mais les vertus anciennes et toujours présentes de courage, de simplicité, de solidarité. Il y a ici un fond propice à la foi, je veux dire qui permette à la foi, même quand elle n'est plus explicitée, ou bien se pose des questions quant à l'appartenance, de demeurer vivace dans sa racine.

Il y a comme source d'espérance, l'extraordinaire succession des papes depuis 50 ans, qui l'un après l'autre, ont apporté leur parole et leur charisme à une Eglise se comprenant au service de l'univers entier.

Je pense à tous les mouvements de « réveil » ou de renouveau, qui ont suivi Vatican II : c'est considérable, et l'on n'a pas fini de voir fleurir des formes nouvelles. En général il faut environ cent ans à un Concile pour fructifier, et l'on n'en est qu'à la moitié. Ceux qui étaient habitués aux formes anciennes d'apostolat sont parfois nostalgiques ; les nouveaux venus parfois passent à côté des richesses de l'ancien. Les accordailles prendront du temps, mais la « visitation » mutuelle devrait être fructueuse.

Il faut persuader ici les nostalgiques que nous ne sommes pas en période de pénurie, mais de réajustement, en particulier pour les ministères dans l'Eglise.

Je pense encore à tout ce qui est vraie charité dans le monde, et qui contribue à la paix et à l'avenir. Par exemple j'ai constaté moi-même en Haïti combien les Canadiens y sont impliqués. Et ce n'est pas de la charité-business, mais une vraie solidarité, généreuse, désintéressée, coûteuse en énergie, en patience et en dévouements.

Je pense, une fois de plus, au moment présent, à ce Pape François qui est une bénédiction, dans sa demande incessante à l'Eglise d'être « en sortie », d'aller aux périphéries, oubliées et négligées, à l'appel qu'il fait aux jeunes en leur disant sa confiance pour le monde qui vient ; à l'extraordinaire retour aux sources qu'il fait faire à l'Eglise dans le monde de ce temps, en en faisant le sacrement du Règne de Dieu, en voulant en faire le signe effectif d'un monde à venir de paix, de justice, et de réconciliation..

8. après tout cela, en fin de compte, quelles sont les conversions majeures à entreprendre ?

Nous pouvons être plus brefs dans ce dernier point. Tout don de Dieu (l'Espérance en est un) est tâche, comme toute grâce est exigence, ou toute vocation, mission. Des conversions s'imposent, de deux sortes, au niveau des institutions porteuses sur la planète, et au niveau des mentalités, ce qui n'est pas plus facile

La conversion majeure, quand on a compris que la vraie sagesse est la folie de la croix, c'est la conversion de nos puissances. Ce n'est pas nos puissances qui sont mauvaises (pas même la technologie ou l'argent), car elles sont les moyens du possible ; c'est l'usage que nous en faisons. Le but, c'est la conversion de la puissance en service. Tout ce que donnent le pouvoir, l'argent, la technologie ; c'est pour qui ? Pour quoi ? Notre époque, comme dit le philosophe Paul Ricœur, souffre d'une hypertrophie des moyens, et d'une atrophie des fins, c'est-à-dire du sens. Je mentionnerai comme les deux conversions les plus urgentes, pour se remettre à espérer : d'abord la conversion de

l'économique, car on ne peut plus vivre ainsi avec un monde tout entier dominé par la logique du profit. Ce serait fou, et c'est déjà meurtrier. Ensuite la conversion de la puissance technologique : pour la guerre ou pour la paix ? pour les profits d'une surmédication ou pour la recherche sur les maladies orphelines ? etc.

J'ajoute à ces deux conversions majeures, un problème essentiel, qui est celui des migrants, pour l'espérance de millions de personnes déplacées, et aux conditions de vie parfois indignes, et surtout sans horizon ou avenir. Si l'essentiel, pour le Royaume de Dieu, c'est le vivre-ensemble, mesurons notre chance, notre atout plutôt, de vivre comme chrétiens la catholicité. Une catholicité, qui est le souci de tout homme, de tout l'homme ; qui n'est donc pas une affaire de nombre ou de masse, mais le grand souci que personne ne soit exclu ou laissé de côté. L'attitude envers les étrangers est déjà une pierre de touche dans le Code de l'Alliance, dans l'Ancien Testament.

D'un mot, pour conclure : pour tester notre espérance, posons-nous la question : quelles sont mes solidarités ?

Mgr Pr Dr François Bousquet